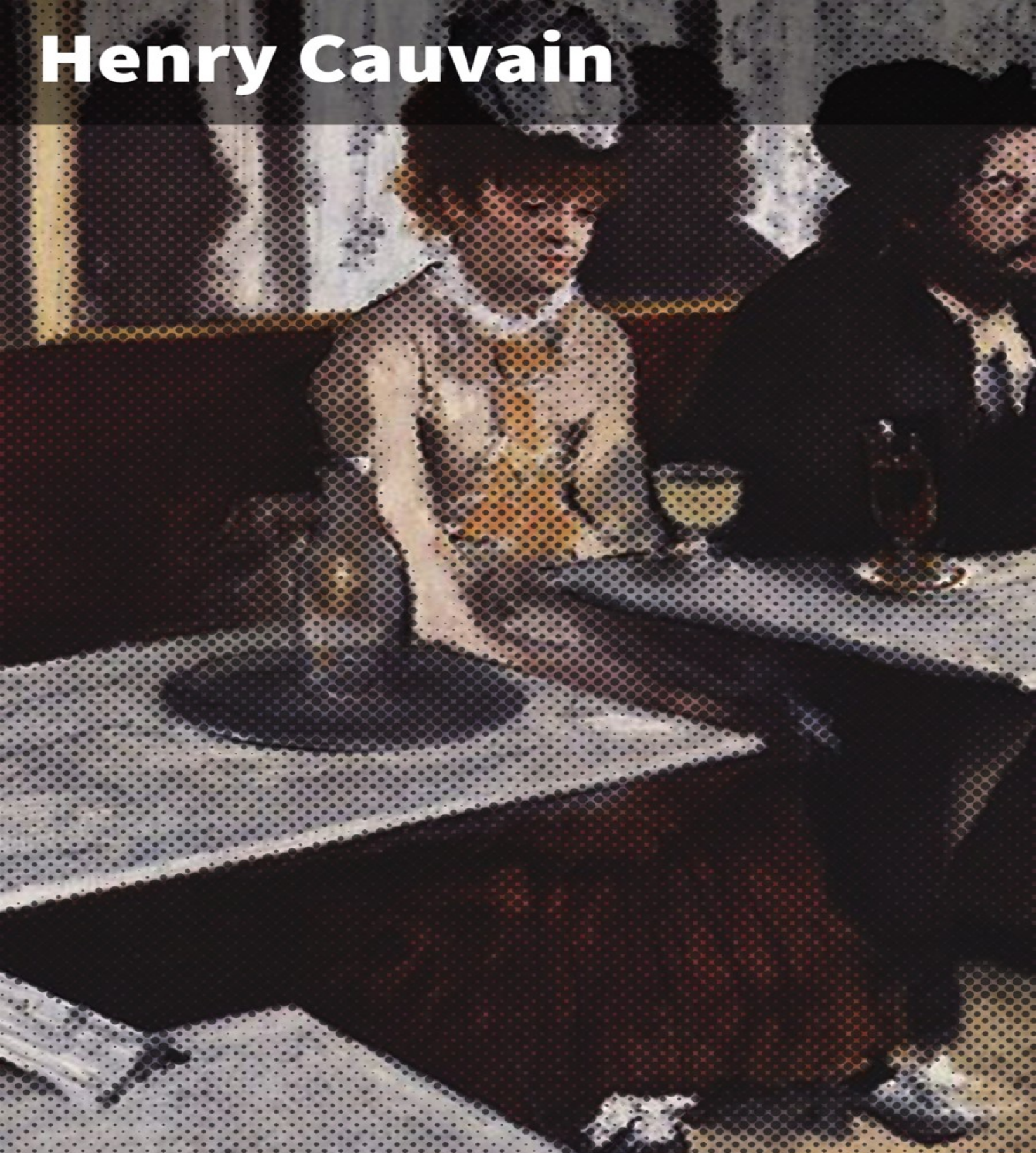


**Henry Cauvain**



*Un cas de folie*

**Henry Cauvain**

# **Un cas de folie**



Publié par Good Press, 2022

[goodpress@okpublishing.info](mailto:goodpress@okpublishing.info)

EAN 4064066318703

# **T**ABLE DES MATIÈRES

[La première de couverture](#)

[Page de titre](#)

[Texte](#)

## I

-Et maintenant, mon cher, voici mon cabinet de travail!

Armand d'Arçay mit dans ces mots une emphase convaincue qui fit sourire André Gérard, son ancien camarade d'enfance, qu'il promenait depuis une heure à travers le nouvel hôtel que sa mère venait de faire bâtir à Rennes.

En disant ces paroles, Armand avait introduit son ami dans une grande pièce carrée, haute de plafond, et qui recevait le jour d'une fenêtre garnie de rideaux en vieille tapisserie.

André Gérard, habitué à la blancheur nue de son modeste atelier, regardait avec une admiration pleine de respect, l'installation minutieusement confortable et complète de son ancien camarade d'enfance.

Puis, retrouvant sa gaieté un peu railleuse et sans gêne:

-En vérité, dit-il, tu es installé comme un ministre!... Voici la chaise de l'orphelin et le fauteuil de la veuve... J'aperçois même un canapé pour le cas où ladite veuve serait jeune et jolie!...

Et il réveilla de son bon rire cet intérieur un peu froid.

Ils causèrent. Ils avaient tant de choses à se dire! Ils ne s'étaient pas revus depuis près de quinze ans. Lorsqu'ils avaient été séparés, ils n'étaient encore que deux enfants.

Un jour, madame d'Arçay avait dit à son fils en lui posant la main sur la tête:

-Tu sais, ton petitami Gérard est part!...

L'enfant avait suspendu net ses jeux, un peu d'angoisse avait étreint son cœur et deux larmes étaient venues rouler

dans ses grands yeux noirs.

-Je ne t'avais pas oublié, dit Armand en tendant la main à son ami, après lui avoir rappelé ce souvenir. Tu étais mon meilleur camarade en ce temps-là. Te souviens-tu des superbes bonshommes que tu me dessinais? Depuis, j'ai souvent pensé à toi. Je savais qu'on t'avait envoyé à l'autre bout de la France, dans un collège où le gouvernement t'avait donné une bourse comme orphelin d'un militaire. mais je n'aurais jamais espéré qu'après un si long espace de temps je te reverrais à Rennes.

-A! je te réponds que ce n'est pas l'amour du clocher qui m'y a rappelé!... Car, si j'excepte les bons souvenirs que j'ai gardés de nos parties dans le grand parc de ton père, mon enfance pauvre et misérable ne m'a laissé dans l'esprit qu'une triste impression. Je suis venu, comme je te l'ai dit tout à l'heure, pour recueillir un petit héritage qu'une vieille tante a eu la bonne idée de me laisser. Mais, les formalités nécessaires accomplies, je file pour Paris où j'espère bien que tu me rejoindras un jour. Il est impossible que tu passes ta vie dans ce trou de province. Tu n'auras ici que des procès absurdes. Tu traîneras une existence sans intérêt, sans idéal, sans passion... tu végéteras enfin.

Armand sourit discrètement.

-Je me trouve très heureux ici, dit-il, je ne songe pas à quitter Rennes.

Le coup d'œil vif du peintre alla droit au fond de l'âme de son ami, cette belle âme pure et candide qui flottait, pour ainsi dire, à la surface de ses yeux noirs.

-Ah dit-il avec sang-froid, c'est différent. Si tu es amoureux, n'en parlons plus.

-Mais, je ne l'ai pas dit... fit Armand, en devenant rouge tout à coup.

-Si tu ne me l'as pas dit tout à l'heure, tu me le dis maintenant, poursuivit le malicieux Gérard en montrant du doigt les joues empourprées du jeune avocat.

-Je ne veux pas quitter ma mère, dit Armand, après une courte pause. Et ma mère désire rester à Rennes. Elle vient d'y faire bâtir cet hôtel, un peu pour elle, beaucoup pour moi, car je dois l'habiter seul une partie de l'année. Tu sais combien elle aime le séjour de notre château du Mesnil. Elle compte y passer le printemps et l'été de chaque année. Il y a là pour elle des souvenirs qui lui sont chers...

Un silence de quelques instants régna entre les deux jeunes gens. Armand avait poussé un soupir en disant ces derniers mots, et ses yeux s'étaient baissés avec une expression triste. André le regardait, un peu interdit, n'osant lui adresser une question qui pourtant le préoccupait visiblement.

Enfin, prenant son courage à deux mains:

-Je ne t'ai pas parlé de ton père, lui dit-il en hésitant un peu. Je n'osais réveiller ce pénible souvenir. Tout est fini, n'est-ce pas?

-Oui, André; mon pauvre père est mort il y a trois ans, après une terrible agonie de quinze années. Hélas! jamais il n'a recouvré sa raison. Il est mort sans nous reconnaître, ni ma mère ni moi...

-Je me souviens de ton père... un grand homme noir, à l'œil froid, dont le regard vous donnait le frisson. Je me rappelle qu'un jour j'avais ma poche gonflée de billes. Tout à coup, il m'attira vers lui avec un geste brusque, me serra

entre ses deux genoux, dont l'étreinte avait la dureté d'un étau, et il se mit à m'interroger avec tant d'insistance, il me pressa de questions si vives que je finis par avouer en pleurant que j'avais volé ces billes... et je te jure pourtant que cela n'était pas.

-Oui, dit Armand avec un sourire un peu triste, mon père était, paraît-il, un juge d'instruction hors ligne... Mais c'est précisément cette trop grande ardeur, cette fièvre de travail qui l'a tué!...

Le bruit d'une cloche sonnant à toute volée vint interrompre la conversation des deux jeunes gens.

-Le déjeuner! dit Armand en se levant. Suis-moi. Je vais te présenter à ma mère. Elle sera ravie de te revoir.

-Et moi, je serai heureux de l'embrasser comme autrefois, si elle veut bien me le permettre!

## II

Madame d'Arçay les attendait dans la grande salle à manger du rez-de-chaussée. Elle n'était pas seule. Près d'elle se tenait une belle jeune fille qui arrangeait des fleurs dans un grand vase.

En entendant la porte s'ouvrir, cette jeune fille se retourna. En apercevant Armand, elle rougit.

-Corbleu! pensa André Gérard, il a bon goût, l'ami Armand!...

Il était difficile, en effet, de voir une créature plus belle et plus gracieuse que Marguerite de Trémeillan, et Gérard avait raison de féliciter tout bas Armand, qui avait su se faire aimer d'elle.

Marguerite était accourue au-devant d'Armand et lui avait pris les deux mains. En apercevant un étranger, elle recula, un peu surprise et rougit de nouveau.

-Ma chère Marguerite, dit Armand, je vous présente un de mes plus vieux amis, un ami d'enfance, M. Gérard, qui veut bien être notre hôte pendant quelques jours.

Puis, se tournant vers le jeune peintre et lui montrant Marguerite:

-Mademoiselle de Trémeillan, ma fiancée.

Il mit dans ces deux mots un accent si pénétré, si ému, que Gérard se sentit remué. Le brave garçon était un de ces naïfs qui se mettent à genoux devant l'amour toutes les fois qu'ils le rencontrent. Et il devinait que ces deux jeunes gens s'aimaient à plein cœur.

-Mademoiselle, dit-il, je suis tenté de gronder Armand. Depuis deux heures que nous bavardons, il ne m'a pas dit ce qui devait l'intéresser le plus.

-Il ne vous a pas parlé de moi, n'est-il pas vrai?

Et la jeune fille leva un doigt vers Armand, d'un air de reproche.

-Je voulais lui ménager une surprise, ma chère Marguerite.

-Dites plutôt que vous êtes un timide...

-Qui n'ose avouer son bonheur. Eh bien! cela est vrai. Je ne puis croire que vous consentiez réellement à devenir ma femme. C'est pour moi un rêve, un événement miraculeux auquel j'ai peine à ajouter foi.

Et Armand, interdit comme un enfant, baissait les yeux et n'osait s'approcher d'elle.

-Eh bien! oui, je vous aime, dit-elle gaiement en courant au devant de lui et en lui mettant ses deux mains sur les épaules. Voilà ma déclaration faite. Êtes-vous heureux? N'aurez-vous plus peur? Osez-vous m'avouer à vos amis?

Pour toute réponse, Armand saisit ses deux mains et les baisa avec transport, tandis qu'André se répétait à lui-même, pour la deuxième fois, que son ami était un homme heureux d'être aimé par cette belle et charmante enfant.

-Voyons, mes amoureux, interrompit madame d'Arçay, quittons la poésie et faisons un peu de prose, voulez-vous? A table. Monsieur André, vous m'avez à peine saluée.

André se confondit en excuses. A dire vrai, la beauté de mademoiselle de Trémeillan lui avait fait presque oublier la bonne madame d'Arçay, qui se tenait un peu à l'écart.

Pour réparer son erreur, il vint lui tendre comme autrefois ses deux joues et elle l'embrassa de tout cœur. Le déjeuner fut fort gai.

Lorsqu'il fut terminé, madame d'Arçay ayant reçu une visite qui la retint au salon avec Marguerite, les deux jeunes gens allèrent fumer un cigare dans le jardin.

Ils y étaient à peine depuis quelques instants, lorsqu'un domestique s'approcha d'Armand.

-Que me veux-tu, Baptiste? demanda le jeune homme.

-Il y a là quelqu'un qui désire parler à monsieur, dit le vieux domestique en désignant la grille de la rue, derrière les barreaux de laquelle on apercevait, en effet, une forme noire.

-Eh bien! fais entrer.

-C'est que.

-Quoi?

-Cet homme a une bien mauvaise figure.

-Que me veut-il?

-Il désire voir monsieur pour une affaire, un procès.

-Pardieu! s'écria Armand en se tournant vers son ami qui, resté un peu plus loin, n'avait pas entendu les paroles que le vieux domestique avait prononcées d'une voix très basse.-On m'annonce un client. mon premier client!

-Vraiment! dit Gérard. Je serais curieux de voir la figure de cet heureux mortel qui va pour la première fois s'asseoir dans le magnifique fauteuil vert, sous l'œil paternel de Démosthène... Est-ce au moins ce qu'on appelle un fort client?

Le vieux Baptiste fit une grimace significative.

-Non? tant pis... Après tout, M<sup>e</sup> d'Arçay n'a pas besoin des deniers du plaideur.

La grille s'ouvrit et un homme parut sur le seuil. Il est probable que le client s'impatientait d'attendre.

-Hum! dit Gérard en jetant un coup d'œil sur lui... Heureusement, il fait jour et nous ne sommes pas au coin d'un bois. Quel visage sinistre!... Ça, dit-il en toisant l'inconnu, c'est une affaire de cour d'assises. Armand, je te félicite; cela vaut mieux qu'un de ces procès civils où tout le monde dort, juges et avocats.. La cour d'assises! les grandes paroles! les grands sentiments! Voilà ce qui te va... Et à moi aussi. Mordieu! J'aurais dû me faire avocat, acheva Gérard en fendant l'air de ses deux grands bras.

-Je vais recevoir cet homme, dit Armand. Fais-le monter, Baptiste. Inutile que ces dames le voient. En vérité, il pourrait leur faire peur. Fais-le monter par le petit escalier.

Baptiste s'inclina et alla rejoindre l'inconnu, avec lequel il entra sous une petite porte donnant sur l'escalier intérieur.

Armand pria en deux mots son ami de l'excuser, gravit légèrement les marches du perron et alla attendre dans son cabinet l'arrivée de son premier client.



Il venait à peine de s'asseoir en face de son bureau lorsque la porte s'ouvrit et l'homme parut.

Baptiste se retira après l'avoir fait entrer.

L'inconnu s'arrêta un instant sur le seuil. Il regarda autour de lui d'un air qui avait quelque chose d'égaré.

Il paraissait avoir besoin de se remettre. Il venait sans doute de loin, et avait marché vite et longtemps, ainsi que l'attestait la poussière dont il était couvert.

Armand lui fit signe de s'asseoir. L'homme ne parut pas remarquer cette invitation.

-Asseyez-vous, mon ami, dit le jeune avocat, que ces allures étranges étonnaient.

L'homme retira alors lentement le chapeau déformé qu'il avait sur la tête. Il essuya son front baigné de sueur, posa son bâton dans un coin et vint s'asseoir près du bureau d'Armand.

Il voulut parler, mais aucune parole ne sortit de sa gorge. D'une main tremblante, il desserra la corde roulée qui lui servait de cravate.

Il fit un signe qui voulait dire: J'ai soif.

Il est probable que si un pareil personnage était venu tomber chez un autre avocat qu'Armand d'Arçay, il eût été vivement éconduit. Mais Armand était jeune, il avait un cœur d'or, cet homme était son premier client, et puis enfin il y avait là quelque chose de bizarre et de mystérieux qui piquait sa curiosité.

Il se leva, alla vers une petite table où étaient placés un plateau et des verres, et rapporta à l'homme un verre où il avait vidé la moitié d'un carafon d'eau-de-vie.

L'inconnu avala cela d'un seul trait et un faible: merci! sortit de ses lèvres.

-Maintenant, mon ami, fit Armand, dites-moi ce qui vous amène chez moi.

L'homme fit un nouvel effort pour parler. Cette fois il prononça des paroles distinctes, mais sa voix était si basse et si usée qu'Armand dut se pencher vers lui pour entendre ce qu'il disait.

-Monsieur, commença l'inconnu, je viens vers vous pour que vous me fassiez rendre justice. Il ne s'agit pas ici d'une affaire ordinaire. Je ne suis pas un paysan qui vous demande de plaider contre un voisin. Je ne suis pas non plus, comme vous pourriez le croire, d'après ces pauvres vêtements, je ne suis pas un mendiant qui a eu maille à partir avec la gendarmerie.

Je suis, monsieur, un honnête homme qui vient de passer vingt ans de sa vie au bagne et qui veut une réparation pour son honneur. Je suis un innocent qui veut sa réhabilitation.

La voix sourde de l'inconnu s'était éclaircie; il avait prononcé ces derniers mots avec fermeté, en se redressant et en appuyant avec énergie son poing fermé sur le bord du bureau de l'avocat.

Armand était assez ému de ce début, encore plus intrigué de savoir quel était cet homme et quelle histoire il allait lui conter. Malgré sa jeunesse et son inexpérience, il savait que tous les criminels ont pour invariable coutume

d'affirmer leur innocence et d'accuser les juges qui les ont condamnés.

Mais ici cette affirmation avait une netteté et une autorité singulières.

D ailleurs, l'inconnu sembla prévoir le soupçon du jeune avocat.

-Je veux, monsieur, lui dit-il, que vous vous intéressiez à ma cause. Je vous supplie de me croire... Si vous ne pouvez m'entendre, dites-le moi. J'irai chez un autre avocat. Mais il faut que j'obtienne justice. En arrivant dans cette ville, sans prendre le temps de me reposer, après une marche de dix lieues sous un soleil brûlant, sans boire ni manger, bien que je tombe de faim et de soif, sans même m'informer aux environs si une pauvre petite fille que j'ai laissée avant de partir pour le bague est vivante ou morte, je me suis fait indiquer la maison d'un avocat. On m'a montré votre demeure, je n'ai pas demandé votre nom, je suis accouru et me voici... Ce jour que j'attends depuis vingt ans, entendez-vous, monsieur, depuis vingt ans! ce jour est arrivé. Il me semble maintenant que je vais pouvoir prouver mon innocence... que je vais retrouver mon bonheur... que toutes mes souffrances seront oubliées. Oui, monsieur, oui, vous pouvez tout cela. Vous pouvez me rendre plus que la vie. Écoutez-moi, je vous en prie, prenez pitié de moi. Ne me traitez pas comme un misérable vagabond. Oui, je vous jure que sous ces vêtements de pauvre, sous cet aspect repoussant et sinistre, il y a un honnête homme, monsieur, et cet honnête homme vous implore à genoux.

Et, en disant ces mots, l'inconnu joignit ses mains sur le bord de la table et y appuya son front pâle.

Armand le contempla un instant avec attention.

Il se sentait ému: Néanmoins, il ne voulait pas se laisser entraîner. Il essayait de rester froid devant cette douleur qui pouvait n'être qu'une comédie bien jouée.

Il avait été élevé dans un tel respect de la magistrature, le souvenir de son père restait devant ses yeux comme une si haute personnification de l'inflexible justice, qu'il ne pouvait admettre la possibilité d'une erreur judiciaire.

L'inconnu se leva et regarda fixement le jeune avocat. Il lut dans ses yeux le doute, ou tout au moins la défiance.

Il poussa un soupir et secouant sa tête, qui était toute blanche:

-Ah! monsieur, dit-il avec découragement, les malheureux ont bien de la peine à inspirer confiance!. D'ailleurs, reprit-il, je n'ai jamais douté des difficultés que je rencontrerais. Je sais que tous les criminels se disent innocents. Au bagne, mes compagnons juraient que les juges s'étaient trompés en les condamnant.

-Je le sais, dit Armand d'un air qui signifiait qu'il se tenait en garde contre une trop facile confiance.

-Mais je vous jure qu'ils se sont trompés pour moi, s'écria l'inconnu. Je vous jure, monsieur, que je suis un innocent, un malheureux, et que j'ai droit à votre pitié.

-Eh bien! racontez-moi votre histoire, dit Armand en se renversant dans son fauteuil.

## IV

-Mon histoire, la voici en deux mots, dit l'étranger après s'être recueilli quelques instants:

Mes parents étaient de fort honnêtes gens de ce pays, mon père s'appelait Pierre Torquenié.

-Vous êtes Jean Torquenié! s'écria Armand.

-Oui, fit l'inconnu avec surprise... vous me connaissez?

-J'ai entendu parler de votre histoire, qui a fait du bruit autrefois, dit le jeune avocat en quittant sa pose indifférente. Vous avez assassiné le vicomte de Mortrée et vous avez empoisonné votre femme...

-Oui, c'est pour cela que j'ai été condamné, fit l'homme avec amertume. Si vous connaissez cette histoire, il est inutile que je vous la raconte.

-J'en connais, en effet tous les détails, dit Armand.

Et, après un silence, il reprit:

-Je vous préviens même que vous aurez grand'peine à me prouver votre innocence; car je sais mieux que personne que cette affaire a été admirablement instruite, que le juge a bien fait son devoir et qu'il a obtenu du coupable des aveux complets.

-Le juge!. s'écria l'homme en s'agitant tout à coup d'une façon extraordinaire. Le juge!. Ah! monsieur, si vous saviez quel était l'homme qui m'a interrogé!. Si vous saviez les tortures qu'il m'a infligées. oui, les tortures, entendez-vous. Et pourtant, je me suis défendu, j'ai résisté, j'ai lutté. Mais que voulez-vous que fasse un malheureux qui souffre

pendant six mois dans le secret d'une prison, qu'on accable de mauvais traitements, qu'on interroge tous les jours, en le retournant de toute façon, jusqu'à ce qu'il perde la tête. Ah! si les murs de la prison avaient pu parler! Si les jurés avaient assisté, dans ce cabinet sombre que je revois encore, que je n'ai jamais cessé de revoir à toute minute de ma misérable vie, s'ils avaient assisté à ce qui se passait entre moi et le bourreau qui m'interrogeait, -on comprendrait comment, à bout de forces, j'ai pu avouer, quoique innocent, inventer un crime que je n'avais pas commis, me livrer enfin sans défense, affolé de douleur, ayant presque perdu la raison!...

-Taisez-vous, malheureux, dit Armand avec un mouvement d'indignation. Je ne souffrirai pas que devant moi vous insultiez votre juge!

-Ah! vous êtes sans pitié, s'écria Jean Torquenié en se tordant les mains, vous me chassez, vous refusez de m'entendre... C'est bien, monsieur, acheva-t-il en se levant, j'irai chez un autre homme de loi... On m'avait dit que vous autres avocats, vous étiez des cœurs généreux; que, quand un homme venait vous supplier de le défendre en vous démontrant son innocence, vous ne refusiez pas de lui prêter votre appui. Lorsqu'en sortant du bagne, je me suis mis en route pour demander justice aux hommes qui m'ont condamné, je ne me doutais pas que le premier obstacle viendrait de celui dont la mission est de défendre les malheureux.

Jean Torquenié dit cela avec une sorte de dignité souffrante qui avait quelque chose de très émouvant. Mais Armand semblait de pierre. Ce jeune homme, dont le cœur

était plein de générosité, qui avait toujours rêvé le dévouement, qui n'avait embrassé cette profession d'avocat que dans le beau désir de donner à sa vie un but utile, restait comme un marbre devant l'homme qui l'implorait.

Évidemment, pour qu'il se montrât aussi inexorable, il fallait qu'il eût des raisons bien puissantes d'être convaincu que cet homme mentait.

-Adieu, monsieur, dit ce dernier d'un ton d'indicible douleur.

Armand détourna les yeux avec une sorte de dégoût.

Mais tout à coup l'homme, prêt à partir, s'arrêta brusquement.

Un cri sortit de sa gorge, il étendit le bras vers un portrait qui était suspendu contre un panneau dans un cadre sombre et parut agité d'une émotion extraordinaire.

-A! le voilà, le voilà! s'écria-t-il, le misérable qui m'a torturé, qui m'a déshonoré, qui a perdu ma vie, qui a peut-être tué mon enfant!... A! le bourreau! puisse-t-il vivre encore!...

En disant ces mots, il adressa au portrait un geste d'effrayante menace.

Mais Armand s'était élancé sur lui et, lui saisissant le bras qu'il serra avec force.

-Silence, misérable! s'écria-t-il, livide de colère.

Et mettant sa robuste main sur l'épaule de Jean Torquenié, comme s'il eût voulu le contraindre à s'incliner devant celui qu'il venait d'outrager:

-Cet honnête homme était mon père! s'écria-t-il avec feu.

L'ancien forçat se dégagea de cette étreinte et, regardant le jeune homme en face:

-Votre père!... s'écria-t-il avec une sorte d'égarement... Ah! il est mort?... C'est bien... Je comprends maintenant pourquoi vous m'avez repoussé, pourquoi vous avez été dur pour moi... Vous êtes cruel comme votre père... Ah! soyez maudit comme lui!

Torquenié adressa au portrait un dernier geste de rage et sortit à grands pas, comme un fou, sans se retourner.

## V

Cette scène violente jeta dans l'esprit d'Armand d'Arçay des préoccupations dont il ne put se défendre durant le cours de la journée.

Marguerite remarqua l'humeur un peu soucieuse de son fiancé, mais, malgré ses tendres instances, elle ne put en connaître la cause. Armand lui jura que jamais il n'avait été plus heureux. Il prétextait un peu de migraine et se retira de bonne heure dans sa chambre.

André Gérard, que l'attitude préoccupée de son ami avait surpris et inquiété, le suivit au moment où il quitta le salon et, en lui mettant la main sur l'épaule :

- Ami Armand, lui dit-il, quelque chose te tourmente... mademoiselle de Trémeillan l'a remarqué. Elle m'a supplié tout à l'heure de connaître la cause de ton humeur un peu sombre... Que dois-je faire, que dois-je lui dire?

- Laisse-moi, répliqua doucement Armand en se dégageant. Marguerite s'est alarmée bien à tort... Qu'a-t-elle donc remarqué en moi d'extraordinaire?

- Je t'en supplie, n'essaie pas de me tromper. Mademoiselle de Trémeillan ne peut deviner ce qui te trouble, mais je le pressens, moi. C'est depuis que cet homme, cet inconnu, est venu te voir, que tu es tourmenté, taciturne... Mais, mon pauvre ami, si tu t'affectes ainsi de toutes les histoires que viendront te raconter tes clients, tu seras le plus malheureux des hommes et le plus larmoyant des avocats.

-Ne plaisante pas, je t'en prie, dit Armand.

Il fit un pas en avant, comme pour s'éloigner. Puis il réfléchit une seconde et, prenant la main de Gérard:

-Tiens, fit-il, je vais te dire ce qui me préoccupe... J'ai besoin de te confier cela et de te demander conseil.

Ils montèrent dans la chambre du jeune avocat et, dès que la porte fut fermée, Armand qui semblait avoir hâte de soulager son cœur, raconta rapidement à Gérard la visite de Jean Torquenié.

Lorsque son récit fut terminé, il regarda le jeune peintre, comme s'il eût attendu son avis.

André Gérard était devenu sérieux. Il fit deux ou trois tours dans la chambre les mains derrière le dos. Puis, venant s'arrêter devant Armand:

-Cela est étrange, dit-il, et je comprends que cette visite t'ait causé une émotion profonde. Mais avant de te donner mon avis là-dessus, je voudrais bien connaître l'histoire de cet homme, les circonstances de son crime, les détails de son procès..-.

-Cette affaire a fait un assez grand bruit autrefois, et la *Gazette des Tribunaux* a rendu compte des débats. Je te ferai porter ce soir, dans ta chambre, le volume qui contient le procès. Tu le liras, et tu verras qu'il n'y a pas d'incertitude possible. Cet homme a avoué; il s'est reconnu coupable, il a été justement condamné.

-Et cependant, dit André en prenant les mains du jeune avocat, et cependant tu es tourmenté d'un doute affreux, mon pauvre ami, et tu ne peux te défendre d'une profonde inquiétude.

-Non, non, dit Armand avec énergie, je t'affirme que ma conviction est faite. Mon père était cité comme un des premiers magistrats du ressort, comme le juge le plus équitable, le plus austère, le plus habile.-Et puis, enfin, cet homme a avoué!!!

Armand répétait ces mots à tout instant, comme s'il eût éprouvé le désir de se bien prouver à lui-même qu'une erreur avait été impossible et qu'aucune tache ne devait obscurcir la mémoire de son père, pour lequel il gardait un culte si profond et si tendre.

-Fais-moi l'amitié de descendre au salon, reprit Armand d'Arçay. Il ne faut pas que l'on sache que j'ai reçu cet homme. Tu diras que je suis un peu souffrant. Tu diras ce que tu voudras, mais je compte sur ton amitié pour que ni Marguerite ni ma mère ne connaissent ce qui s'est passé aujourd'hui.

André Gérard fit ce que son ami désirait. Il essaya de convaincre Marguerite qu'Armand n'avait aucun sujet de tourment, que le lendemain il n'y paraîtrait plus. Il jura que son ami avait été désolé de se trouver dans cette disposition d'esprit un peu maussade, mais que depuis quelques heures la migraine le faisait cruellement souffrir.

Madame d'Arçay accepta ces explications les yeux fermés. Quant à Marguerite, elle sourit tristement et dit:

-Je veux bien vous croire, monsieur, et croire Armand. S'il avait quelque sérieux sujet d'ennui, j'aime à penser qu'il m'en ferait part. Tout ne doit-il pas être commun entre nous?

Marguerite se retira avec la mère d'Armand. Elle était à Rennes depuis la veille. Son père l'avait envoyée chez

madame d'Arçay parce qu'il avait été obligé de visiter une ferme éloignée et qu'il ne voulait pas la laisser seule au château.

Il devait venir la chercher le lendemain.

## VI

André Gérard, qui, à Paris, était un enragé noctambule, ne se souciait en aucune façon de monter si tôt dans sa chambre.

Il faisait un clair de lune superbe, la soirée était tiède et douce. Il demanda une clef au vieux Baptiste et sortit de l'hôtel d'Arçay.

Le quartier où s'élève cet hôtel est situé près de la rivière d'Ille, qui à cet endroit fait un coude charmant et enserme de son bras d'argent un îlot de peupliers et de saules gris.

A gauche, un moulin barre la rivière. Un groupe d'antiques maisons aux chevrons de bois, aux toits plantés de travers comme des bonnets d'ivrogne, trempent leurs murailles dans l'eau. Quelques-unes de ces maisons ont leurs fenêtres éclairées une partie de la nuit, et l'on entend venir de ce côté un bruit de voix et de chants ou les notes aiguës d'un instrument de cuivre.

C'est là que se trouvent les cabarets populaires, bouges assez mal famés où se réunissent principalement les ouvriers de la grande fabrique de drap Breton et Cie, dont on aperçoit à droite les bâtiments et les hautes cheminées.

Une promenade bordée de tilleuls bas et très épais continue la rivière; et de cette promenade, on a une vue pittoresque sur l'îlot de verdure, le moulinet les vieilles maisons.

Tout cela, éclairé par la lune, avait un aspect ravissant:

André alla s'asseoir sur un banc de la promenade et contempla longtemps ce coin original de la ville. Mais le

bruit venant des cabarets troublait sa rêverie. Ce jour-là précisément était un jour de paye, et les ouvriers le fêtaient bruyamment.

André se leva donc, traversa la rivière près du moulin et s'enfonça dans la petite île dont les rayons de la lune argentaient la verdure.

Il s'étendit paresseusement sur l'herbe, qui était très épaisse, et s'amusa à regarder l'effet des feuilles de peuplier qui frissonnaient au-dessus de sa tête comme de petites lames de métal brillant.

Il tomba bientôt dans une sorte d'engourdissement qui n'était pas sans charme et savoura les parfums de l'herbe haute qui lui faisait un lit moelleux.

Un bruit de pas précipités, sur le petit pont qui conduisait du moulin à l'îlot, l'arracha tout à coup à ses méditations.

Il ne fut pas peu surpris de voir une grande ombre apparaître soudain à quelque distance.

La personne qui avait fait irruption dans la petite clairière s'arrêta et demeura un instant immobile.

André aperçut alors, grâce aux rayons de la lune, un homme de haute stature, un peu voûté. Il avait la tête nue et ses cheveux étaient tout blancs.

Il portait dans ses bras une femme qui semblait évanouie, car, à peine arrivé dans la clairière, il l'avait déposée sur l'herbe et, agenouillé devant elle, il s'efforçait de la ranimer.

André ne put rester indifférent devant cette scène. Il s'avança vers le groupe que formaient l'homme et sa compagne.